

PAS FATIGUÉ!



n se souvient des ruades rock new wave d'Orchestre Rouge. Puis est venu le temps de la découverte du patrimoine blues ricain avec Passion Fodder grâce auquel Theo Hakola a véritablement cannibalisé l'héritage de l'Oncle Sam. En ce début 93, la nouvelle est tombée

comme un couperet, Passion Fodder est mort (comme le prouve la sortie de la compilation "Songs Sacred And Profane 1985, 1991"), vive Theo Hakola !

Mais attention, le décor n'est pas planté ! On ne retrouvera pas notre héros dans le rôle du poète solitaire, l'âme pure, le pied sur la barricade, prêt à combattre pour rallier le monde à la cause anarcho-humaniste.

Le Theo Hakola version année 90 a tout de l'homme mûr, voire désabusé qui analyse et calcule, regarde froidement le monde s'agiter, n'en perd pas une miette et s'apprête à sortir une nouvelle galette savoureuse que nous devrions sous peu avoir le plaisir de déguster. D'autant plus que la récente mini tournée acoustique et minimaliste qu'il a effectuée en compagnie de Bénédicte Villain nous a offert un récital dans le plus pur style cabaret cajun pour guitare, violon et piano (ou orgue à l'occasion), au cours duquel nous avons pu découvrir certaines nouvelles compositions croquignolètes à souhait mêlant avec dextérité influences rock anglo-saxonnes et traditionnelle chanson (pseudo) réaliste française. Et comme un plaisir n'arrive jamais seul, nous avons en plus trouvé le temps de coincer Theo derrière un micro pour prendre des nouvelles, du futur aux Etats Unis, des projets et autres avis personnels sur tout et le monde en général.

Que s'est-il passé dans Passion Fodder depuis le dernier passage au Bataclan en 1991 ? Pourquoi cette tournée en acoustique avec Bénédicte ?

Le groupe avait splitté, non officiellement, avant la sortie de l'album "What Fresh Hell Is This". Nous avions déjà pris la décision de ne plus fonctionner à 100% comme un groupe. Je ne dirai pas qu'il y avait une vraie démocratie dans ce groupe, au départ c'était mon bébé et je l'ai monté pièce par pièce. Passion Fodder était une sorte de façade derrière laquelle je travaillais. Je croyais qu'il allait y avoir plus de changements mais seul le batteur a changé après le deuxième album. Au départ, j'écrivais toutes les chansons, puis nous en avons co-composées quelques-uns. J'avais à la fois un rôle de création et de management. Cependant, les autres s'impliquaient aussi dans les pochettes, les morceaux à jouer en concerts... Sur le quatrième album, "Woke Up This Morning", la musique est signée Passion Fodder et non Theo Hakola parce que c'était plus un travail de groupe. Je suis content que nous ne soyons pas vraiment fâchés car à l'époque d'Orchestre Rouge cela arrivait souvent pour des discussions franchement débiles. Je trouve cela absurde, un groupe est fait pour jouer de la musique et non pour gratter sa fierté au sujet d'articles parus dans la presse. Passion Fodder n'a jamais été touché par ce qui se disait dans la presse, nous étions peut-être devenus mûrs et sages. Je suis fier que nous ayons tenu le coup pendant cinq albums. J'ai maintenant toujours la chance de travailler avec Bénédicte et d'avoir la basse de Pascal Humbert. Je m'entends toujours bien avec Jean-Yves Tola mais je ne pense pas que nous rejouerons ensemble.

Que font Lionel et Jean-Yves de leur côté ?

Jean-Yves participe à un groupe qui s'appelle Denver Gentlemen et va bientôt vivre à Denver. Lionel a fait des choses aussi mais plutôt en Français ; en ce moment, il est au Sénégal comme prof de Français. Le travail de guitare chez Passion Fodder était partagé entre moi pour les parties "sales", "bruyantes" et

Lionel pour la "finesse" comme sur le morceau "Lucybel Lee". A vrai dire, je retravaillerais bien avec lui car nous nous sommes fort bien entendus sur "What Fresh Hell Is This". J'aime bien les contrastes musicaux comme les envolées lyriques de la guitare de Lionel par rapport à ma guitare un peu plus "baston" et j'ai envie de retrouver cela par la suite... avec lui ou d'autres comme Serge Teysot-Gay qui participera à mon prochain disque. Bertrand Cantat jouera aussi certainement de l'harmonica parce qu'il faut admettre qu'il fait cela mieux que moi.

Y aura-t-il d'autres instruments sur ce prochain disque ?

Oui, de la cornemuse et peut-être du dulcimer, comme dans "Lucybel Lee" que beaucoup de gens ont pris pour une guitare acoustique. Il y aura peut-être pour la première fois une trompette ; j'aime moins le saxo. J'ai failli mettre un peu de trombone dans le dernier disque mais celui qui devait le faire, Steven Soles (co producteur de l'album "Woke Up This Morning") n'était pas disponible car il jouait avec Elvis Costello... Il y aura aussi des voix de femmes différentes, comme j'espère, celles de Michele Shocked ou de Catherine Ringer, et une autre chanteuse que vous ne connaissez pas encore qui s'appelle Rachel Dubois et qui joue une musique un peu jazzy / variété mais intelligente. Il y aura aussi peut-être encore Julie Christensen que j'avais découverte à la télé comme choriste de Leonard Cohen. Le piano apparaissait dans certains morceaux comme "Heart Hunters" mais il sera plus présent dorénavant. Bénédicte jouera un peu de clarinette. J'aime bien que plusieurs instruments se mêlent pour donner presque la même note comme dans "Ballad Of A Boy Or A Girl".

Lorsque vous êtes partis aux USA, pourquoi avoir choisi Los Angeles ?

J'avais déjà vécu trois ans à New York, donc je n'avais pas envie de revivre dans une ville que je connaissais déjà. Pour ma santé, c'était mieux d'aller dans le Sud où il fait plus chaud et sec. A Spokane, ma ville natale, au Nord, je n'ai pas été élevé sous un climat très très chaud et cela m'a fait du bien de changer, je me porte mieux maintenant. Et puis j'apprécie de pouvoir jouer au tennis toute l'année ou de faire du ski car les montagnes ne sont pas très loin. (rires) On était comme des Martiens en débarquant à L.A., ou comme les anges des "Ailes Du Désir" qui se racontent ce qu'ils ont fait et vu dans la journée. Tout nous étonnait. Cependant, socialement, je me sens plus à l'aise en France que là-bas. Ce que j'aime aux USA, c'est la cuisine : je peux trouver un petit pain juif spécial pour mon petit déjeuner et surtout de bons cocktails pour beaucoup moins cher qu'en France... Le base-ball compte aussi beaucoup pour moi et L.A. est un endroit où l'on peut survivre plus facilement avec des moyens limités qu'à Paris ou New York.

Avez-vous été témoins des émeutes raciales récentes ?

Oui et cela m'a rendu triste. J'ai bien peur que tout cela n'ait servi à rien. Le gouffre qui existe là-bas entre noirs et blancs est quelque chose d'insoutenable. On croyait tous dans les années 60 et début 70 que la situation allait s'arranger, on avait de l'espoir, le monde s'améliorait à cette époque malgré la guerre du Vietnam. Le mouvement pour les droits civiques était un mouvement magnifique... Mais cela nous amène à parler de politique.

Penses-tu que l'arrivée de Bill Clinton va réellement changer quelque chose ?

Je trouve que le changement même est déjà un grand soulagement. C'est comme si le corps de l'Amérique s'arrêtait de saigner, que l'on mettait un pansement sur douze ans de plaies. Tout de suite, des décisions

ont été prises pour renverser des lois Bush comme celle sur l'avortement et c'était un grand plaisir pour moi. On a eu douze ans d'une présidence qui léchait les bottes de l'extrême droite, cette fois-ci, nous n'avons plus un homme radical mais un homme qui donne l'exemple pour la nation. Si l'on sent que les dirigeants sont prêts à chier sur les minorités, à casser du "pédé", alors tout est possible. Clinton ne peut pas non plus dire tout de suite "les généraux, allez vous faire foutre !". Il ne pourrait pas survivre politiquement s'il faisait cela. Il y avait avec Bush et Reagan une sorte d'invasion du gouvernement par la religion, et pourtant c'est un des plus vieux gouvernements laïcs du monde. On n'a pas le droit de faire la prière dans les écoles américaines, c'est un fait établi qu'il ne faut pas renverser et ça a failli être le cas. C'est un symbole pour moi, le fait que l'on sépare la religion de l'école publique. En fait, notre constitution n'est pas si affreuse que cela, ce sont les abus de Bush et Reagan qui font que cela va moins bien qu'il ne devrait.

Comment se fait-il que depuis que tu vis aux USA, tu composes des chansons en Français ("La Peste Porcine", ou "Chère Maman, Je Suis Mort à Paris" que nous avons découverts en concert) alors que lorsque tu habitais en France, tu n'utilisais pas ou peu notre langue ?

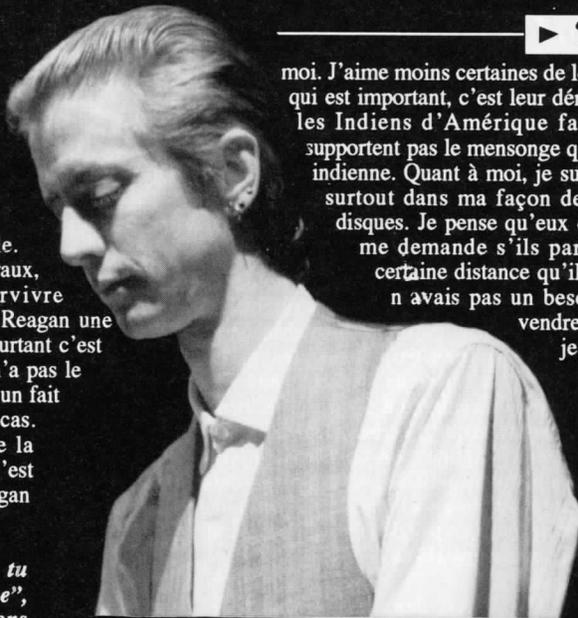
J'ai un plaisir évident à communiquer directement avec les gens dans ma langue natale, c'est à dire celle que je maîtrise le mieux. Je chante et j'écris un peu moins bien en Français mais ce n'est pas si éloigné de ce que je peux faire en langue anglaise. Je ne veux pas entrer dans la polémique du type : le rock ne se chante pas en Français. Il y a peut-être du vrai dans cette affirmation mais pour moi la difficulté réside dans le fait que je ne sais pas toujours comment "tordre" les mots français... Seul le pressage français de mon prochain album comportera des chansons en Français hormis "Chère Maman, Je Suis Mort à Paris" qui sera sur les deux car je l'aime telle qu'elle est.

Qu'est-ce qui t'a inspiré cette chanson ?

C'est un texte un peu organique, chimique, qui coule... Le personnage ne me correspond pas vraiment ; c'est un garçon venu de province au 19ème siècle qui est quelque part un peu poète et qui meurt de froid et de faim parce qu'il n'arrive pas à vendre ses poèmes. J'aime bien l'idée d'écrire une lettre à sa mère après sa mort. Le personnage est enterré au Père Lachaise avec, à sa gauche, un peintre consacré tombé pour la feuille verte (l'absinthe) qu'il avait tant aimée, à droite une fosse commune... C'est un peu l'ambiance de cette époque, Oscar Wilde, Rimbaud avec cette espèce de bouillon de la création qu'était Paris, ville d'avant-garde et passage obligé. Il y a aussi un peu de ma vie dans cette chanson, par rapport à ce que j'ai vécu : certains de mes amis ne comprennent pas qu'au bout de tout ce temps, je continue à faire la même musique et refuse de rentrer dans les normes. Cette attitude était une sorte de mode en 78-79 avec les retombées de la vague punk, mais maintenant j'ai l'impression que les gens rient un peu de moi, à cause de ma façon de ne pas me plier aux désirs des maisons de disques. Je regrette que certains de mes amis aient oublié tout ce qui était important à l'époque : fidélité, rigueur, audace, solidarité, amitié... J'ai l'impression de faire face au monde du Business alors que des gens que j'apprécie tombent dans la complaisance. Moi je ne peux pas me compromettre, j'ai trop ça en moi. J'ai bien fait une paire de trucs comme un morceau de violon pour Etienne Daho ou des voix pour Stéphane Eicher mais c'était seulement par amitié pour ces deux chanteurs, pas réellement pour l'argent. Bref cette chanson, c'est un peu de moi... D'ailleurs elle sortira peut-être en 45 tours si je trouve une maison de disques... J'ai découvert après l'avoir écrit, que ce morceau avait une certaine similitude avec le "White Man In Hammersmith Palais" des Clash. C'est un peu du cajun joyeux, une sorte de comptine.

Ce morceau me fait plutôt penser à du Noir Désir. Es-tu allé les voir récemment ?

Oui à l'Olympia et nous avons fait leur première partie à Nice, Dijon et Besançon. C'était un grand travail pour Bénédicte et moi de jouer devant 3000 personnes qui attendaient leurs idoles. C'était un vrai plaisir de renouer des liens avec les quatre membres du groupe. J'ai justement retrouvé chez eux cette solidarité, cette pureté, cette clarté ; ils ne sont pas pourris par le succès. Nous avons fait un échange de morceaux : j'ai enregistré une version anglaise de "Où Veux-Tu Que Je Regarde" pour leur nouveau CD single et eux devaient reprendre "Luz Blanca" ou "Blood Thicker Than Love" pour mon album. J'apprécie ce renvoi d'ascenseur. Ils sont un peu débordés par ce qui leur arrive mais restent conscients et sont encore capables de garder des relations sincères avec



moi. J'aime moins certaines de leurs chansons actuelles mais ce qui est important, c'est leur démarche. Ils sont un peu comme les Indiens d'Amérique face à l'homme blanc, ils ne supportent pas le mensonge qui n'existait pas dans la société indienne. Quant à moi, je suis beaucoup plus manipulateur surtout dans ma façon de traiter avec les maisons de disques. Je pense qu'eux en ont marre de la presse et je me demande s'ils partagent mon optique sur une certaine distance qu'il faut conserver avec elle. Si je n'avais pas un besoin évident de la presse pour

vendre, je ne ferais pas d'interviews, je demanderais simplement aux gens d'écouter les disques ; à la limite je donnerais quelques explications. Je préfère voir cinq pages sur mes disques que de longs articles sur moi-même si lors des interviews, je parle facilement de moi et qu'il est parfois difficile de m'arrêter (rires).

La pochette de ton prochain album sera-t-elle signée

Ricardo Mosner ?

Non, la compilation de 15 titres intitulée "Song Sacred & Profane" chez Barclay sera notre dernière collaboration. Mais j'aime ce que fait sa copine et ce pourrait être une solution pour de futures pochettes avec une sensibilité de femme que l'on n'avait pas jusqu'à présent.

Quels sont les films français récents que tu as vus et auxquels tu as été sensible ?

J'ai vu à la télé aux USA "Milou En Mai" et ça m'a plu. Mais le film qui m'a vraiment épaté c'est "Outremer" ; j'ai d'ailleurs eu la chance de rencontrer la réalisatrice et actrice de ce film. J'attends la prochaine réalisation de Brigitte Rahoum car elle fait un excellent travail. Mais à Los Angeles, peu de films français sortent en salles.

Et les films américains... ?

J'ai beaucoup de respect pour l'écriture, la mise en scène et le jeu des comédiens dans "Reservoir Dogs" mais je suis arrivé à un point où j'en ai marre des histoires "d'enculés", de connards qui ne méritent pas de vivre (les personnages of course) et qui nuisent à la société. J'ai aimé un film et cela va vous faire rire comme mes amis fans de Rivette ou Godard, c'est "Et Au Milieu Coule Une Rivière" de Robert Redford qui est tiré d'un de mes livres favoris. Ce film parle de la pêche à la truite qui reste mon passe-temps préféré. Tu fais flotter une mouche à la surface de l'eau et tu vois la truite qui s'approche pour prendre cette mouche. Le film traite de l'amour, des cassures de l'amour et se déroule à l'ouest du Montana qui n'est pas très loin de chez moi. C'est tout simplement la vie des êtres humains tels que l'on peut les rencontrer chaque jour. Il y a tant de films qui relatent des tueries que l'on devient endoctriné et je suis persuadé que cela participe à forger notre inconscient à un tel point que nous pouvons utiliser facilement des armes. On voit tellement de mépris pour le vie humaine...

Passion Fodder a déjà participé à des bandes originales de films. Quels sont tes contacts avec le monde du cinéma ?

A Los Angeles, je me suis rapproché du monde du cinéma car j'ai toujours gardé en tête des musiques de films et les contacts sont plus faciles qu'ailleurs mais pour l'instant, il n'y a rien de concret. J'ai rencontré Jim Jarmush et John Lurie mais je garde toujours une certaine réserve lors de ces rencontres. Je ne sors pas une cassette tout de suite de ma poche. On entendait deux extraits de Passion Fodder dans "Sans Toit Ni Loi" d'Agnès Warda et un jour j'ai rencontré la monteuse de ce film. Je lui ai demandé qui avait décidé de prendre ces morceaux pour le film et elle m'a dit que c'était elle. Par la suite, je lui ai fait parvenir d'autres disques et à l'occasion du film "Peau De Vache", elle m'a demandé d'en composer la musique. J'ai également fait les sous-titres en Anglais pour le film et traduit d'autres scénarios pour elle.

Je trouve qu'il y a un certain décalage entre votre musique et le film qui se passe à la campagne dans une ferme.

Pour moi, c'est parfait, il y a la pluie, la campagne... Et puis nous avons utilisé pas mal le bottle neck, ce qui donne une ambiance un peu country.

As-tu eu des propositions pour jouer en tant qu'acteur ?

J'ai joué dans "Mahagonny" de brecht et mis en scène par Hans Peter

► Theo Hakola

Cloos, aux Bouffes du Nord. C'était entre Orchestre Rouge et Passion Fodder. Mais entre l'écriture, la musique et mes démêlés avec le business, je n'ai pas trop le temps de m'imposer comme comédien.

J'ai lu que tu avais déjà écrit une pièce de théâtre...

... une pièce avec des chansons. Et également un roman. Les manuscrits circulent actuellement dans les maisons d'édition aux USA mais aucune boîte n'a mordu pour l'instant. Je suis satisfait de la pièce de théâtre, elle a exactement la forme que j'ai voulu lui donner. Par contre, pour le roman, je suis beaucoup moins sûr de moi, c'est une tâche tellement énorme. Pour la création d'une chanson ou d'une pièce de théâtre, je ne suis pas trop intimidé par les performances des autres chanteurs et écrivains sauf peut-être Ella Fitzgerald... Mais pour ce qui est du roman, ce n'est pas la même affaire. C'est un travail triste et solitaire que d'écrire un roman, il faut s'y mettre chaque jour, avec de la discipline, sans collaboration avec personne. J'y raconte plusieurs histoires avec des allers retours dans le passé ; je me suis inspiré un peu de ma vie mais ce n'est pas une autobiographie. Je me suis inspiré aussi un peu de la vie de ma grand-mère Finlandaise qui est venue habiter aux USA.

Tu parles souvent de Carson Mc Cullers dans les concerts et les textes de Passion Fodder...

Carson Mc Cullers est une sainte laïque de notre époque. Elle est un comble d'humanisme. Elle habite véritablement ses personnages comme ce vieux médecin noir et sa fille servante analphabète dans un de ses romans intitulé "Le cœur est un chasseur solitaire". Ce roman devrait être lu comme un principe même de notre éducation civique. Elle a écrit d'autres romans comme "Reflets dans un oeil d'or" interprété au cinéma par Elizabeth Taylor et Marlon Brando.

Quels sont les autres écrivains que tu aimes ?

Tennessee Williams, plus pour ses nouvelles que pour ses prières. En ce moment, tout le monde parle de Paul Auster. Bénédicte l'aime beaucoup, je viens de terminer ses deux derniers livres et c'est plaisant. J'ai lu aussi des oeuvres de Agatha Kristof, une femme d'origine hongroise qui habite en Suisse et qui écrit en Français ; elle fait sûrement partie des meilleurs choses que j'ai découvertes ces deux ou trois dernières années.

Les références littéraires dans tes chansons sont-elles simplement un clin d'oeil personnel ?

C'est plus un clin d'oeil personnel mais si cela engage les gens à lire alors c'est formidable. J'arrive parfois à trouver les mots justes pour parler d'un auteur et cela peut inciter certaines personnes à le découvrir. Mais je ne les utilise pas d'une façon didactique pour m'exprimer, je ne cherche pas à instruire les masses. Ce sont des obsessions personnelles qui trouvent une place dans mes textes.

Bénédicte nous disait que vous alliez jouer dans un festival anarchiste et tu reprends en concert "Anarchy In The UK". Te sens-tu lié au mouvement anarchiste ?

Je pense que mon discours jusqu'à présent, dans certaines revues, montre que je ne suis pas anarchiste. Je me définis comme un socialiste avec des tendances libertaires. Je pourrais même collaborer avec un gouvernement de la bourgeoisie exploitante comme celui de Mitterrand ou Clinton... Mais historiquement, cela m'inspire et me touche, comme l'expérience espagnole. Les idées anarchistes sont importantes et les philosophes politiques anarchistes sont intéressants mais il y a un pas vers l'acte anarchiste (descendre Le Pen par exemple) que je ne pourrai jamais franchir. Je suis plutôt dans le camp de Bakamine, opposé à Marx pour les idées et l'inverse pour les actes. L'histoire du mouvement anarchiste m'intrigue. Je fais des références à l'Industrial Workers Of The World (IWW) qui est un mouvement entre le syndicalisme et l'anarchisme.

Dans tes chansons les plus récentes, tu sembles être sensible aux problèmes d'environnement. Penses-tu que le mouvement écologiste actuel soit plus qu'une mode ?

A chaque seconde qui passe, l'environnement est un peu plus pollué mais la prise de conscience n'est pas effective. Qui se souciait d'Hitler en 1924 alors qu'en 1933 l'opinion regardait un peu plus ce qui se passait en Allemagne. Pour la défense de l'environnement, c'est un peu pareil, on va se réveiller trop tard. C'est l'histoire de l'autruche qui enfonce sa tête dans le sable et qui ne veut rien voir. Je sais que j'aime les enfants et que je n'ai pas trop envie d'en faire à cause de cette situation sur notre Terre.

■ Eric Féron-Baril et Cathimini

● Photo : Cathimini

WIDE OPEN



L'heure de l'Europe agonisante, ils se passent des choses chez les voisins et cela ne date pas d'hier. Raccourcis :

- 1990 : Pagan Easter
- 1991 : Transmissia
- 1992 : Glomming Geek
- 1993 : l'année des remises en question ?

Wide, label INDEPENDANT de Pise et ses 15 références au catalogue nous laisse rêveurs : les enfants européens de Sonic Youth les plus talentueux viennent de Ligurie, Spezzia (qui l'aurait crû !), et s'appellent Pagan Easter, un album au delà de nos espérances et une chanteuse qui a la fièvre ; on est dans un état proche de la liquéfaction.

De Rijeka (Croatie), Transmissia martèle le glas des lendemains qui déchantent entre expérimental brutal et hardcore techno (plutôt très hardcore même, cf. la tournée française récente), le goût du cevapcici flambé à la gazoline ; attention aux éclaboussures sur la cravate.

A Pistoia (Toscane) Glomming Geek et son deuxième album remettent Treponem Pal et Milk à leur place : loin derrière ! Partis du son nauséabond et teigneux de Pussy Galore et de Live Skull, Glomming Geek pulvérise New York au lance-flammes en s'affirmant comme l'un



● Glomming Geek

des tout meilleurs groupes européens... Tout cela et beaucoup d'autres gourmandises plus ou moins cancérigènes chez Wide, label mais aussi distributeur italien pour Earache, Lookout, SST ou Dischord... Du haut de la botte, Alessandro et Gabriele nous donne leurs impressions sur un marché qui s'effrite !

Les origines, les premières motivations...

Alessandro : Nous avons passé des heures à presser notre cerveau pour trouver un nom qui nous satisferait. A la maison, nous avons été attiré par le logo d'un vieux frigo des sixties, la marque commençait par un W. Le problème restait de trouver un nom court qui voulait dire quelque chose. Wide était assez représentatif de notre intention de couvrir différents types de musiques. Nous avons commencé en 1989 dans le but de produire et distribuer de la musique alternative. La distribution était nécessaire pour créer un véhicule pour nos sorties. Nous avions sous les yeux tous les groupes et tous les labels indépendants nés sous l'influence du Punk, de l'avant-garde et de la musique extrême existante sous différentes formes, du reggae, de la musique noire en général et toutes ses contaminations. Le label - distribution était au départ composé de trois personnes : Alessandro Favilli, Andrea "Pippo" Peuco et Gabriele Poramante, aux expériences dans le "music business" différentes. J'étais membre fondateur d'I Refuse It, groupe HC expérimental italien, ensuite j'ai été bassiste de C.C.M., autre groupe HC assez connu ici et avec "Pippo", nous avons démarré Belfagor Records, un petit label HC qui a sorti sept productions en 1983 et 1986. Gabriele était lui batteur dans Manimal et Sick Of Intolerance, groupe allemand. Wide représentait une suite naturelle de ces expériences et une tentative pour nous de nous créer un boulot aussi proche que possible de notre état d'esprit.

En ce moment, cinq personnes travaillent à plein temps ; Francesco Parra et Alessandro Magnani s'occupent de l'import et des ventes dans les magasins, Andrea "Pippo" s'occupe des envois et de la vente par